
Claude PATRIAT, Isabelle MATHIEU, dirs, *L'Université et
les formations aux métiers de la culture. La diagonale du
flou*

Dijon, Éd. universitaires de Dijon, coll. U-Culture(s), 2012, 162 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8807>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8807

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 289-291

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Claude PATRIAT, Isabelle MATHIEU, dirs, *L'Université et les formations aux métiers de la culture. La diagonale du flou* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8807>

en SHS qui montrent une certaine hostilité à son égard, bien que la méconnaissance semble expliquer, en partie, cette réserve. Ceux-ci lui préfèrent d'autres critères comme la « bonne réputation » de la revue auprès des collègues par exemple ou encore la présence de la revue dans la liste de l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (Aeres).

Les chapitres quatre – « Perspectives critiques des pratiques évaluatives de la recherche » (pp. 73-90) – et cinq – « Pour une évaluation bibliométrique non inféodée (pp. 91-106) » – établissent une critique sans complaisance mais constructive des dérives de la bibliométrie. En préambule, les auteurs s'inquiètent de ce que les indicateurs ne mesurent pas ce qu'ils sont censés mesurer, à savoir « l'influence scientifique d'une source », mais plutôt « la pénétration d'une source dans un réseau de chercheurs » (p. 86). Rejoignant l'opinion des chercheurs interrogés lors de l'enquête présentée dans le troisième chapitre lorsqu'ils considèrent que les indices « incitent au conformisme, entravent la créativité, poussent à publier dans des revues généralistes au détriment des revues spécialisées [...], empêchent la reconnaissance des revues nouvelles, encouragent la compétition plus que la coopération entre les revues et poussent à la création de réseaux de chercheurs s'auto-citant » (p. 58), les auteurs plaident « pour une évaluation bibliométrique non inféodée » (p. 91). Pour ce faire, ils proposent plusieurs critères permettant de considérer les indicateurs comme de bons instruments de mesure et relaient certaines des recommandations établies par l'Académie des sciences en 2011 (p. 92). Enfin, en conclusion (pp. 107-110), les auteurs formulent des propositions concrètes, en posant notamment les grands principes d'une base de données internationale qu'ils appellent de leurs vœux et qui intégrerait, en plus des indicateurs bibliométriques, des indicateurs qualitatifs (pp. 94 sq.).

Ni pamphlet, ni état des lieux stérile, le petit ouvrage contribue à la démythification, voire à la démythification d'indicateurs statistiques auquel certains accordent une importance démesurée. Par certains aspects, l'ouvrage semble s'inscrire dans le mouvement *Slow Science* qui plaide pour une redéfinition des critères de qualité et pour la nécessité de porter un autre regard sur la recherche. Enrichi de nombreuses références, l'ouvrage constitue en tout cas un excellent point d'entrée pour aller plus loin dans cette direction.

Claire Peltier

TECFA, université de Genève, CH-1211
claire.peltier@unige.ch

Claude PATRIAT, Isabelle MATHIEU, dirs, *L'Université et les formations aux métiers de la culture. La diagonale du flou*. Dijon, Éd. universitaires de Dijon, coll. U-Culture(s), 2012, 162 p.

Enfin un ouvrage qui traite d'une question d'actualité brûlante et qui fait l'économie de la langue de bois en osant poser les questions fondamentales dans la crudité de leur violence. En effet, comme le notent les éditeurs, « la malédiction des métiers de la culture tient au fait qu'ils se trouvent par nature placés à l'intersection de l'art, de la culture et de la société : l'art, qu'ils ont pour mission de mettre en culture, la culture, qu'ils ont pour mission de mettre en société » (p. 11). Ce qui pose la question de la définition d'un champ professionnel qui, aujourd'hui encore, n'est toujours pas nettement défini. De cette nébulosité résulte que toutes les formations académiques à vocation professionnalisante rencontrent, à un moment ou à un autre, la difficulté de l'insertion réelle de diplômés formés de manière beaucoup plus générale que les demandes locales et souvent selon des manières de faire relevant de moyens et nécessités étroitement dépendants de chaque milieu universitaire. Deux chiffres significatifs fixent les idées : en 1988, on comptait quatre formations dédiées aux métiers de la culture (deux universitaires et deux conventionnées par le ministère de la Culture). En 2010, ce chiffre s'élevait à plus de 200, selon un processus de « parthénogénèse incontrôlée », selon l'heureuse formule de Claude Patriat (p. 9). À cet égard, les auteurs regrettent que le dialogue entre le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et le ministère de la Culture et de la Communication soit si faible, et c'est en quelque sorte ce constat qui décide de l'organisation du volume : une première partie consacrée aux universités intitulée « Du savoir au savoir-faire » (pp. 17-55) et une seconde dévolue à « La Culture en métiers » (pp. 57-117), suivies d'une coda titrée « Repérages » qui remet « la culture sur le métier » (Isabelle Mathieu, p. 121) et propose une très intéressante et utile liste des diplômes professionnels universitaires par région. Dans « L'université et la formation professionnelle, une (re)conversion tardive » (pp. 19-27), Gilles Bertrand, ancien président de l'université de Bourgogne et du Comité national d'évaluation, excipant justement de ses anciennes fonctions, propose une analyse critique très documentée de la situation actuelle de ces formations professionnelles. Il montre spécifiquement l'émiettement de l'offre, la ténuité du lien de ces formations avec la recherche, les effets dommageables de parcours d'études qui s'empilent plus qu'ils ne se complètent et qui, en conséquence, ne garantissent pas l'absence de lacunes dans la formation. L'auteur

identifie la cause de ces maux comme étant le fait que ces diplômés sont le plus souvent l'œuvre d'enseignants se considérant comme des « entrepreneurs »...

En conclusion, l'élargissement de la réflexion à l'échelle internationale incite à souhaiter « des articulations plus convaincantes entre formations générales et formations professionnelles » (p. 27). Ancien vice-président de l'Association technique pour l'action culturelle du ministère du même nom, Daniel Girard (pp. 31-40) prend le relais pour exposer la question de la formation des acteurs culturels en plaçant pour une meilleure coordination des structures universitaires avec le milieu culturel afin d'améliorer les dispositifs de formation continue au motif évident que la culture elle-même ne cesse d'évoluer. Dans « Emploi culturel et formation, une équation à deux inconnues », Jean-Pierre Saez (pp. 45-55), directeur de l'Observatoire des politiques culturelles, met à profit son expérience pour souligner le fait que les collectivités territoriales ont tendance à considérer les emplois culturels comme le moyen de développer une politique de proximité guidée par des intérêts souvent éloignés du domaine culturel, et la disparité existant dans ce secteur entre les emplois stables (contrats à durée indéterminée) – autour de 4,4 % des effectifs globaux de ces collectivités – et un peu plus de 45 % d'emplois précaires (contrats à durée déterminée) liés à la dimension événementielle des politiques locales (programmation artistique, salons, festivals, etc.). Reste que la très grande variété des métiers liés à la culture (au moins 250 métiers différents pour le seul secteur du spectacle vivant !) fait obstacle à une vision claire de la situation générale, d'où résulte que la seule formation universitaire doit être sanctionnée une seconde fois par un concours administratif, sauf à accepter que la construction d'une carrière professionnelle passe d'abord par l'épreuve de la précarité, et ce en dépit d'une formation professionnalisante ayant ouvertement comme objectif de lutter contre le chômage des jeunes diplômés.

C'est justement cet aspect paradoxal des formations que Claude Patriat (pp. 59-68) analyse avec une grande lucidité dans sa contribution, « La spécialité du général ». Revendiquant une articulation plus étroite des compétences pratiques acquises dans ces formations avec les connaissances assimilées dans les cursus généralistes, l'auteur s'inquiète de voir que les universités ne proposent, le plus souvent, qu'un « ravalement de façade » au lieu d'une offre véritablement construite, particulièrement dans le domaine de la culture. Car la formation aux métiers

de la culture doit et ne peut que s'inscrire dans une éthique plus générale de l'action culturelle. À cet égard, le témoignage du directeur du Jardin de verre de Cholet, François Gabory, est spécifiquement intéressant. Il note : « Je suis confronté à des étudiants qui ne se cultivent pas ou peu, ne lisent pas et sont souvent éloignés de toutes préoccupations politiques. Ils se forment à être des techniciens de la culture en quête de compétences pratiques : "On veut du concret", disent-ils. Certains sont rapidement dépassés par l'exigence "critique" » (p. 69). En soulignant ainsi les limites de ces formations spécialisées qui, contraintes par les statistiques de réussite aux diplômes, délivrent des parchemins de même intitulé, mais de valeur variable selon les individus. Dans « Du conservateur au médiateur. Les universités face aux transformations des métiers du patrimoine et des musées » (pp. 71-88), Daniel Jacobi dresse un constat sans concession de l'état actuel de musées saisis par la déferlante médiatrice grâce à laquelle on pense pouvoir ramener vers eux tous ceux qui, à un titre ou un autre, s'en étaient éloignés au motif du déphasage sociétal de la plupart de ces institutions. Mais, apparaît un clivage net sous cette vague communicationnelle entre les grands équipements d'État et les petits et moyens musées relevant de collectivités territoriales. Tandis que les premiers embauchent, aménagent, transforment et développent des services annexes très rentables, les seconds ne restent, pour leurs politiques locales, que des gisements d'emplois réservés. Évidemment nous sommes là dans une totale contradiction. Le regretté Cécil Guitart (pp. 89-97) enfonce en quelque sorte le clou un peu plus profondément lorsqu'il évoque « Les enjeux culturels de la formation des bibliothécaires », car son analyse critique montre que dans le paysage actuel des activités culturelles qui voit l'information et les savoirs doubler tous les ans, s'il revient aux chercheurs de transformer ces informations en savoir et aux pédagogues de transformer ces savoirs en connaissances, il revient aux bibliothécaires de transformer ces connaissances en dynamique de culture puisque celle-ci ne cesse d'évoluer. Or, d'une part, la formation continue des bibliothécaires tend à privilégier des professionnels de catégorie B, souvent surdiplômés par rapport à leurs fonctions, au détriment des catégories A et C tout autant concernées par l'évolution de leur institution. D'autre part, la formation elle-même des étudiants ne donne pas une place suffisante à la documentation dans les dispositifs d'enseignement et de recherche. De ce double constat résulte que la vie des bibliothèques, stimulée par la demande sociale, éprouve toujours quelque peine à être en phase avec l'évolution du monde.

Avec « La médiation scientifique » (pp. 99-105), Olivier Laügt aborde un autre aspect de la relation existant entre la société et la représentation des savoirs. La Science, avec un grand « S », joue dans nos sociétés un rôle d'argument d'autorité. Mais encore faut-il donner un accès aisé à cette autorité capable de traiter aussi bien les catastrophes de l'industrie chimique, les mensonges pharmaceutiques que les accidents écologiques. Et il faut à des instances susceptibles de vulgariser, dans le meilleur sens du terme, des phénomènes et des objets complexes ayant une incidence sociétale immédiate. Ce sont ces instances de médiation que préparent les masters universitaires, avec la difficulté de leur insertion dans un paysage académique encore trop marqué par l'opposition de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse. Ainsi Olivier Laügt émet-il le souhait de réviser fortement les processus de formation en communication en proposant une ouverture plus franche à l'histoire des sciences et à ses annexes philosophiques. Dernier secteur envisagé dans le volume, celui du tourisme et de la formation des guides professionnels. C'est l'objet du texte d'Odette Balandraud (pp. 109-117) car la profession de guide-conférencier donne rapidement l'impression d'un métier éclaté du fait des objets que ses personnels doivent présenter. Il a fallu que les ministères du Tourisme, de la Culture et de l'Enseignement supérieur et de la Recherche se réunissent pour procéder à des arbitrages donnant une plus grande clarté à la définition de ce métier à partir de 2012 et de l'application de leurs préconisations communes. Mais, en dépit de cette clarification, subsiste toujours la double question de l'affichage d'un diplôme plus ou moins théorique ou de compétences appliquées, et de la formation initiale ou permanente nécessaire à l'évolution d'une demande multiforme aux origines – privées ou institutionnelles – également opaques, étant la plupart du temps le fruit des circonstances.

Il revient alors à Isabelle Mathieu, enseignante-chercheuse à l'université de Bourgogne et animatrice du site cortex-cultureemploi.com, de dresser le bilan de ces différentes enquêtes et d'esquisser quelques pistes pour l'avenir sous l'intitulé « La culture sur le métier » (pp. 121-139). Et sa conclusion est teintée de pessimisme. Selon elle, la cause de l'éclatement des formations ne doit pas être recherchée du côté de l'adaptation réelle au marché de l'emploi, elle est plutôt l'effet pervers induit par une hyperspécialisation scientifique des enseignants-chercheurs qui, du même coup, laisse à la marge la prise en compte des besoins réels. En résulte que la culture se présente aujourd'hui comme un territoire démembré, reconnaissable à l'enchevêtrement des domaines scientifiques de référence (p. 134), à l'hétéroclitisme des intitulés de

diplômes, à la surévaluation du besoin de techniques de communication, au déséquilibre patent entre les niveaux de formation, et à la sur-représentation des diplômes de niveau Bac + 5 (120 ?)... Dès lors, la conclusion s'impose d'elle-même : il faut rapidement coordonner ces cursus disparates pour désigner une discipline de référence susceptible de fournir un réel centre de gravité à une organisation cohérente du dispositif de formation sur l'ensemble du territoire, faute de quoi on continuera d'assister à une regrettable dissémination de savoirs et de compétences sans réelle utilité pour la Culture.

À la suite de ces contributions très éclairantes et bien informées, une cartographie des diplômes professionnels par région (pp. 141-159) contribue à donner un supplément de qualité et d'intérêt à ce volume courageux et très réussi que nombre de professionnels de la culture, d'universitaires, d'institutions et collectivités territoriales devraient lire attentivement et méditer afin d'essayer de sortir des embarras dans lesquels plonge le plus souvent la relation de la culture à la société.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Enzo TRAVERSO, *Où sont passés les intellectuels ?*

Paris, Éd. Textuel, coll. Conversations pour demain, 2013, 108 p

D'emblée, les conversations de Régis Meyran et Enzo Traverso orientent le débat vers la problématique suivante : où sont passés les intellectuels ? Dans une écriture sobre et fluide, à partir d'instruments d'information et de réflexion, Enzo Traverso construit son plan autour de trois axes remarquables dans le développement de la posture de l'intellectuel, moments marqués par l'invention de concepts, de modèles, de théories. Le premier axe (pp. 13-45) porte sur la définition de l'intellectuel, sa naissance et sa place dans l'histoire jusqu'à son éclipse. Le deuxième axe (pp. 49-75) est consacré à l'essor des néoconservateurs et le dernier (pp. 79-102) s'interroge sur les alternatives futuristes. Cependant, la présente note de lecture s'organise en deux parties : la première présente l'ouvrage et la deuxième le commente et le discute succinctement.

Où sont passés les intellectuels ? constitue une conversation entre Régis Meyran et l'auteur qui plaide pour réinventer l'intellectuel au xx^e siècle. D'ailleurs, la prolifération de ses ouvrages sur l'histoire, les guerres et les révolutions en Europe (par exemple, 1914-